

MUR - 1771



Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique Publication trimestrielle
35^e année - no 139 juillet - août - septembre 1987

Cent trente-neuvième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1987.

Mes chers confrères,

Etes-vous comme moi? Je m'ébahis chaque jour du sens qu'a pris le mot culture. Au départ, il tenait à la terre, puis il est monté vers l'esprit. C'est à cette hauteur qu'il me trouble. Maraîchère, la culture reste dans son domaine, mais spirituelle, elle batifole.

Des ministres s'en sont mêlés. D'aucuns l'arborent même comme un titre. En différents lieux ont surgi des maisons de culture dont les activités, parfois nébuleuses, sont dites culturelles.

Subsides au poing, l'Autorité règne en souveraine en maint secteur. Les événements qui ont secoué le Théâtre de la Monnaie en font foi. C'est au nom de la culture qu'un directeur indigné justifie ses dépenses impressionnantes mais indispensables, paraît-il, pour se maintenir au sommet de l'art lyrique. Hé oui!

Jadis une représentation d'opéra était une honnête distraction, sans que la culture y fût engagée. Lord Chesterfield l'a qualifié: «un spectacle magique destiné à satisfaire l'œil et l'oreille aux dépens de la raison». On ne saurait mieux dire. C'est avant tout, le triomphe du bel canto

car le mélomane se fiche du scénario. D'aucuns de ces produits sont ahurissants, servis par des vers de même farine. Que pensez-vous de:

« Prenant son sabre de bataille,
Il renverse forts et murailles. »

C'est dû à Eugène Scribe, qui fut de l'Académie française. D'où la justification du mot de Beaumarchais: « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante ». Tous les compositeurs se sont accommodés de ces inepties, sauf Wagner qui, écrivant lui-même ses livrets, voulait qu'on les prît très au sérieux.

Une seule nouveauté, le rôle joué par les metteurs en scène. Ils ont des idées, entre autres celle de bousculer toutes les notions normales de lieu et d'époque; de mettre, par exemple, Wotan en jaquette et le Grand Inquisiteur de « Don Carlos » en chaise électrique.

Ces spectacles, d'un aspect souvent insolite, coûtent fort cher et seuls quelques rares pays peuvent s'offrir une scène lyrique d'un niveau international. Grâce à la Monnaie, la Belgique jouit de ce privilège. Les divas y sont superbes et leurs cachets ne le sont pas moins. Ce théâtre s'affirme au surplus nettement national-fait rare qui triomphe sans peine de nos querelles langagières - car on y chante en italien ou en allemand.

Un autre événement, pour être plus fugace, mérite l'attention. C'est le récent Grand Prix d'Eurovision de la chanson.

Il est susceptible d'aider à l'unification de l'Europe, travail auquel nos plus fortes têtes politiques s'emploient en vain. Il y eut en effet de l'unité. Dans le vacarme. J'ai entendu vociférer des propos indistincts à grand renfort de cabrioles soutenues par une musique appropriée. Un beau charivari avec, il faut le reconnaître, un fait positif, toutes ces chansons avaient un air de famille. De ce fait, tous les espoirs sont permis: l'Europe est en marche. Le Premier Ministre l'a confirmé et un ministre, quel que soit son grade, ne ment jamais.

J'ai gardé pour ma part la nostalgie d'une autre chanson douce et simple, et parfois émouvante. Il en est de fort vieilles qui ont traversé les siècles sans vieillir. Anonymes, elles sortent du tréfonds humain. Même si le peuple ne chante plus guère, la chanson n'est pas morte. Elle a gardé ses fidèles qui sont parfois de vrais poètes, je pense à Georges Brassens et à Jacques Brel. Mais, je le confesse, ces propos ne sont plus de notre temps. Et je repense à ce mot culture, premier sujet de mon propos.

Une question: le citoyen et la citoyenne qui ont vibré d'enthousiasme en savourant les vocalises ou les vociférations chansonnières du Grand Prix ont-ils enrichi leur culture, pour peu qu'ils en eussent? A quoi s'ajoute une autre question: la culture est-elle un produit de masses?

Il est vrai qu'il y a des cultures nationales. La Belgique en a deux, mais elles sont communautaires. Une richesse qui n'est pas sans inconvénients. Témoin, cette réunion du Conseil ministériel culturel où la Belgique ne put se rendre faute d'avoir une culture nationale.

Ici se pose un problème, ma foi, troublant. La culture est-elle le fief de l'Autorité ? Des ministres sont-ils capables de servir de la culture à leurs mandants comme les médecins prescrivent une potion à leurs malades ? Vous me direz que l'enseignement se donne de cette manière et ses effets sont connus. Sauf quelques exceptions, il n'a guère réussi à diminuer l'universelle bêtise humaine.

Alors, la culture ? L'Ivoirien Amadou Ampateba l'a défini ; «La culture, c'est le message d'hier destiné à demain, transmis aujourd'hui». Cela n'est pas mal, mais je préfère la phrase attribuée à Selma Lagerlof : «La culture est ce qui subsiste quand on a oublié tout ce qu'on avait appris.»

Je pense à nous, mes chers confrères. Ne sommes-nous pas les porteurs privilégiés de la culture ? Certes, sur le Forum notre voix est bien faible, face à des airs d'opéras et aux chansons tonitruantes. Notre voix est toute de douceur, mais nous disons des choses destinées en principe à l'éternité. C'est dire que nous avons le temps pour nous et c'est une revanche sur tous ces éphémères.

Aussi est-ce avec un vif émoi que j'ai eu connaissance des nuages qui se sont accumulés sur la Maison Camille Lemonnier. Entre nous, la commune d'Ixelles est bien ingrate. Tous les mois, l'A.E.B. la remercie dans son bulletin. C'est un geste de reconnaissance qui tranche fort sur la noire ingratitude de tous les bénéficiaires de subsides et autres avantages. Elle se dit endettée, la pauvre, mais quelle commune ne l'est pas ? Et l'Etat, endetté suprême ? Ne fait-il pas front, magnifiquement, malgré ses caisses toujours vides ?

Par bonheur, la Providence incarnée par la Communauté française sauve l'immeuble, et les meubles de l'A.E.B. itou.

Je suis tranquille. Les membres de l'A.E.B., et même ceux qui n'en sont pas, poursuivront leurs travaux. Nulle force au monde n'est capable de nous réduire. Nous écrirons jusque dans l'ère prochaine des boutons qui verra le triomphe de l'homo cretinus.

Roger Avermaete.

BLOC-NOTES

Il s'agit d'y voir clair.

En 1985, les Editions Jacques Antoine se doublent d'une Société de commercialisation des Editions Jacques Antoine, toutes deux logées à la même adresse. Au bout d'un certain temps, les rapports entre les deux sociétés ne se faisaient plus que par le truchement de papiers timbrés. Puis, la première société disparut. Après quoi resurgit, mais à une autre adresse. Jacques Antoine, éditeur.

C'est simple, sauf pour l'amateur de livres que ne sait pas toujours à quel Antoine s'adresser. Et l'auteur se voit partagé. C'est mon cas: «L'HOMME EST BÊTE ET L'A TOUJOURS ÊTÉ», «BELGIQUE, OU VAS-TU?», «LE CONCILE DES DIEUX» et «NOUVELLE HISTOIRE DE BELGIQUE» nichent chez la société de commercialisation, tandis que «RIK WOUTERS» et «NOUVELLE HISTOIRE DE L'ART», sont en mains du seul Jacques Antoine. Compris?

Les problèmes linguistiques ne sont pas les seuls à troubler nos communautés. Il y a aussi l'eau, non celle qui tombe du ciel et nous arrose si généreusement, mais celle qui nous arrive de France. La Wallonie entend la vendre à ceux qui en usent sans vergogne. Et qui refusent de la payer. Même Bruxelles se rebiffe. On parle d'un recours au Conseil d'arbitrage. L'eau creuserait un fossé entre la Wallonie et Bruxelles. Inouï !

R.A.